

« Sirocco »

Catalogue *Tableaux de bord,* Paris - Grenoble

Éditions Maison de la culture de Grenoble - Cesare Rancilio,
1982

Dans l'éblouissement qui nous condamne à ne plus voir que l'invisible, Taulé nous tient les yeux ouverts sur l'origine de toute vision : le vertige.

[*Sirocco*, 1978, 97x130cm, huile sur toile, collection de la ville de Montrouge - France]

L'homme est assis face à la lumière, les bras croisés sur la table. La tête légèrement basculée en avant repose sur les épaules. De la main droite comme un oubli, il continue de tenir une longue canne vernissée et noire. En dehors de sa présence l'immense pièce aux lambris dorés est vide. Au premier regard l'inconnu paraît frileusement enveloppé dans ce qu'on pourrait prendre pour une couverture de campagne ou plus simplement un vieux manteau usagé. Seule l'intensité de la lumière frappant le plancher contredit ce début d'interprétation. Partant de la pointe de ses chaussures, dont la position pieds repliés sous la chaise forme l'unique point de contact avec le sol, et s'allongeant derrière lui, se dessine dans le rectangle de lumière laissée par l'ouverture de la porte lui faisant face, l'ombre de l'ensemble formée par la chaise, la table et le corps légèrement affaissé vers l'avant. Imperceptiblement l'ombre va s'étendre et malgré tout on devine qu'elle ne bougera plus. Ce que la photographie n'aurait fixé que comme « instantané » la peinture le transforme en signe d'éternité.

L'homme est assis le regard fixé droit devant lui sur le vide ; ce que voient ses yeux, nous ne le voyons pas. Seule la lumière semble l'intéresser et encore de manière quasi abstraite. Pénétrant par l'iris jusqu'à la rétine sa course s'achève dans cette chambre obscure où son cerveau tente de recomposer quelques fragiles images auxquelles viendront se superposer par bribes d'autres images presque aussitôt disparues... L'homme voit ; se souvient ; ne se souvient plus. Tout en effet semble se jouer dans cette succession de mouvements. Un souffle brûlant et sec frappe sa poitrine. Dans une autre pièce des étendards de soie sang et or maladroitement tenus par quelques figurants s'agitent mollement. Impression de déjà vu. Non rien n'a bougé... Un simple moment d'inattention. La fatigue. Aucun bruit pas même les déplacements feutrés des assistants posant un verre, orientant un miroir.

L'homme est toujours assis face à la porte. L'ombre s'est encore allongée mais perdant peut-être de sa netteté. Le corps massif plongé dans les ténèbres n'est plus qu'une

silhouette incertaine se détachant dans l'encadrement de la porte. L'inconnu se met alors à ressembler à ces acteurs prématurément vieillis le corps usé par l'alcool et l'ennui. Ici et là la barbe rousse laisse percer quelques poils blanchissants. Les cheveux tombés sur ses épaules se mêlent aux pellicules oubliées par la brosse.

Si la mise en scène paraît insistante, nulle métaphysique ne vient pourtant se glisser dans cette attente sans objet. Peintre amnésique Taulé tente l'impossible pari qui consiste à se glisser tout entier et sans y dissoudre son corps entre deux moments d'une égale intensité et à s'y tenir. À ce prix les images qu'il nous rapporte sont à la hauteur de l'inconfort de la position.